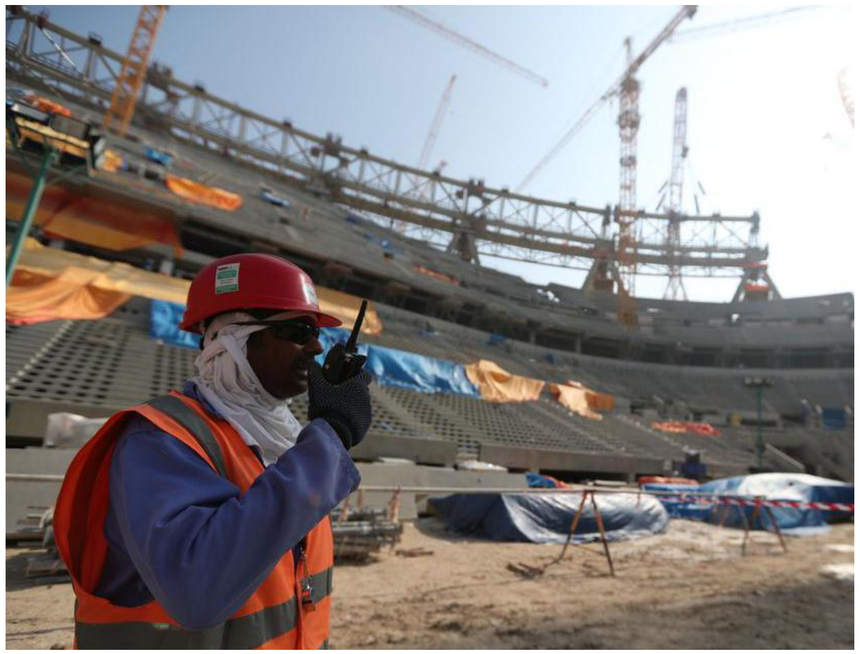
MONDIAL 2022

Derrière la « neutralité carbone » du Qatar, un système imparfait

Le Qatar l'a promis : son Mondial sera celui de la neutralité carbone. Mais une contre-étude vient pointer des failles dans les premières estimations.

PAULINE HOFMANN
ENVOYÉE SPÉCIALE AU QATAR



La façon dont sont comptabilisées les émissions de CO_2 liées à la construction des stades fait débat. © EPA.

Cela pourrait faire rire les contempteurs du Qatar, mais sa volonté climatique se voulait « ambitieuse » à l'époque de l'attribution du Mondial 2022. L'émirat gazier l'a promis dès 2010 à la Fifa, son Mondial sera le premier « neutre » en carbone. Aujourd'hui, le Qatar est accusé de *greenwashing*.

Un méga-événement sportif comme un Mondial « a inévitablement un impact sur le climat, mais des efforts consciencieux en matière de durabilité peuvent l'atténuer », pointe le comité d'organisation, dans un rapport de juin 2021. « On ne peut pas dire qu'un événement de ce genre est respectueux du climat », abonde Mathieu Cribellier, directeur général de CO2 Logic, qui accompagne les entreprises dans leur transition écologique. « C'est forcément hyper émetteur en CO_2. » Pour Jérôme Meessen, pointer vers la neutralité carbone n'a rien d'ambitieux. « Cela ne peut pas être la priorité d'une entreprise ou d'un événement. Il doit avant tout s'assurer de réduire ses émissions de manière alignée avec les Accords de Paris, qu'a signé le Qatar », estime le consultant de Climact, qui accompagne également événements et sociétés voulant réduire leurs émissions.

Une comparaison délicate

Selon les organisateurs, 3,6 millions de tonnes de CO_2 rejoindront l'atmosphère entre 2011 et juin 2023 à cause du Mondial. Un carnage face aux 1,5 million de tonnes de la Coupe du monde russe, en 2018 ? Ou pas franchement pire que les 3,4 millions des Jeux olympiques de Londres en 2012 ? « Ce serait comparer des pommes et des poires », estime Jérôme Meessen, rejoint par Mathieu Cribellier. « La comptabilité carbone s'affine un peu plus chaque année. Par exemple, on a davantage de connaissances aujourd'hui sur l'impact des différents sous-types de béton dans la construction », explique Mathieu Cribellier.

« Mais déjà, faire une comptabilité sur base d'hypothèses en amont d'un événement est une bonne initiative », analyse l'expert de CO2 Logic, dont la maison mère, SouthPole, a participé à l'élaboration du bilan qatari. « Mais elle doit évidemment être réévaluée après la compétition. Et je doute que ce soit à la baisse. »

Dans leur majorité, ce sont les voyages des fans qui plomberont le Qatar (1,9 million de tonnes). Mais l'estimation de 2021 précède une annonce importante : la création d'un pont aérien qui doit régler les soucis d'hébergement de Doha. À partir du 20 novembre, 188 vols quotidiens relieront le Qatar et les hôtels saoudiens, émiratis, omanais ou koweïtiens.

« Probablement sous-estimés »

L'ONG Carbon Market Watch, basée en Belgique, a révélé d'autres failles dans son *fact-checking* de fin mai 2022. Son enquête « sur les preuves disponibles jette de sérieux doutes » sur la neutralité carbone. Carbon Market Watch pense que « les véritables niveaux d'émissions et l'impact climatique du tournoi » sont « probablement sous-estimés ». En refaisant ses calculs, elle arrive à 5 millions de tonnes d'émissions.

Au cœur de ce hiatus, pour ne pas dire cet abîme : la construction des stades de foot. « L'empreinte des stades permanents construits spécialement pour le tournoi a été attribuée à l'événement sur la base d'une « utilisation partagée ». « En termes simples, cela signifie que le nombre de jours du tournoi a été divisé par la durée de vie estimée des stades pour obtenir la part des émissions totales associées à la construction de ces installations attribuée à la Coupe du monde », pointe l'ONG. Et comme le Qatar, qui rêve d'organiser des Jeux olympiques, promet de réutiliser ces stades dans le futur… c'est autant d'émissions en moins pour le Mondial 2022. Une comptabilité qui chiffonne Carbon Market Watch.

Entre prendre en compte la totalité des émissions à la construction et les amortir sur toute la durée de vie, « les deux logiques coexistent… », évite de trancher Mathieu Cribellier. Seul un lointain futur (au mieux 2036 pour des Jeux olympiques) dira si les stades sont laissés à l'abandon ou réellement réutilisés. Mais alors qui se souviendra de la polémique ? « Carbon Market Watch aurait pu aller plus loin, en regardant les émissions indirectes, dans les pays par exemple où l'on va regarder la compétition », souligne Jérôme Meessen.

Des mécanismes d'émission en changement

Avec ses 3,6 (ou 5) millions de tonnes de CO_2, le Qatar va devoir compenser ses émissions pour respecter sa promesse. Et là aussi, Carbon Market Watch trouve à y redire.

Pour voir les failles, il faut se pencher sur le fonctionnement même de la compensation carbone. Les entreprises, les Etats, mais aussi vous et moi pouvons payer pour compenser nos émissions. Des programmes subventionnent des projets qui captent ou contrebalancent le CO_2 rejeté dans l'atmosphère – ou y investissent. Mais il n'existe pas un seul programme. Différents « standards » coexistent, chacun ayant des avantages et des inconvénients. Les deux principaux sont le Verra et le Gold Standard. Le Qatar, lui, passe par le Global Carbon Council… qu'il a lui-même contribué à créer.

Au-delà de ce que Carbon Market Watch pointe comme un conflit d'intérêts, Mathieu Cribellier appelle à observer un « facteur-clé : l'additionnalité ». « Le coup de pouce financier apporté par la compensation carbone permet-il la création d'un projet qui, sans cela, n'avait pas de chances d'aboutir ? Par manque de *business model*, de volonté politique, ou à cause de l'inintérêt des organismes de financement privé… »

Pousser au « greenwashing » ?

Et c'est là que, selon Carbon Market Watch, le bât blesse. Les projets approuvés par le standard Global Carbon Council sont, dans leur « grande majorité (…), des projets d'énergie renouvelable raccordés au réseau. Ces projets ne sont généralement pas "additionnels", c'est-à-dire qu'ils sont susceptibles de se réaliser indépendamment de la possibilité de vendre des crédits carbone, car les énergies renouvelables sont devenues compétitives en termes de coûts dans de nombreuses régions du monde. Cela signifie que les crédits qu'ils génèrent ont généralement un faible niveau d'intégrité environnementale », souligne le rapport de l'ONG. Mathieu Cribellier abonde : « Soutenir des projets éoliens, il y a dix ans, c'était top… Mais aujourd'hui, ils n'ont plus nécessairement besoin des crédits carbone pour se financer. »

En mai, Carbon Market Watch pointait également que le Global Carbon Council n'avait approuvé que deux projets dans son portefeuille. Aujourd'hui, on monte à cinq. Mais des centaines d'autres sont en attente de feu vert : une porte est toujours ouverte au Qatar pour revendiquer sa neutralité carbone avant le premier coup de sifflet.

Du reste, la qualité des crédits carbone ne fait pas tout. Certains puristes estiment que le mécanisme de compensation pousse les émetteurs au *greenwashing*. « Le prix de ces crédits est déconnecté du prix du carbone européen », dénonce Jérôme Meessen. « Il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain », estime de son côté Mathieu Cribellier. « Ce mécanisme est un outil, pas une politique climatique. Face à une telle urgence climatique, s'enlever le levier de la compensation carbone me fait un peu paniquer. »

chaleur Au Qatar, la climatisation est un sport national

REPORTAGE

P.HN

Il fait soudainement froid sur la place de Katara. Dans un des rares endroits dédiés aux piétons de Doha, la température passe de 32 à 20°C en quelques mètres. A l'origine de ce « miracle », il ne faut pas imaginer un effet refroidissant naturel de l'immense fontaine à jets qui trône ici. L'esplanade, grande comme la place De Brouckère, est climatisée. Avec le même système installé dans les stades du Mondial. Loin d'être vu comme une aberration écologique, le « miracle » de la place Katara a, vu du Qatar, des airs de prouesse technologique. Car ici la climatisation est un sport national. Mais à quelques semaines du coup d'envoi du Mondial 2022 au Qatar, cette discipline ne cesse de faire polémique.

En plein appel à la sobriété sur le Vieux Continent, la clim sans frontières de l'émirat gazier passe mal. La Première ministre française, Elisabeth Borne, estimait ainsi début octobre que le refroidissement des stades n'était « pas un bon signal ». Mais « c'est l'organisation de la Coupe du monde, c'est le choix qui a été fait, on ne va pas changer de pied maintenant », continuait-elle.

« La perception du confort est différente »

« Personnellement, je ne vois pas l'intérêt de climatiser les stades en hiver. Les températures sont tout à fait supportables à cette époque de l'année. Je me retrouve souvent à devoir porter une veste dans les stades alors que je suis très bien dehors en T-shirt », souligne Mohammad Al-Saidi, chercheur spécialiste de la transition énergétique dans le Golfe à la Qatar university. « La perception du confort est ici très différente. Les gens sont habitués à des températures plus basses qu'en Europe. » « Pour vous donner un exemple, certains de mes étudiants dorment avec la clim. Ils sont tellement habitués au son, un peu comme les bébés avec le bruit blanc », continue le professeur, que l'on retrouve sur l'île artificielle de The Pearl, à Doha. Une histoire d'habitude qui sonne faux en Europe où la clim est l'exception plutôt que la règle.

« Au Qatar, 60 % de l'électricité est utilisée pour la climatisation. Et cette électricité est principalement produite à partir de gaz », pointe David Rigoulet-Roze, chercheur associé à l'Iris, spécialisé sur la région du Moyen-Orient et de la Péninsule arabique.

Passer de clim en clim

Vivre au Qatar, c'est passer de clim en clim. Chaque appartement, chaque immeuble, chaque maison, chaque bureau est climatisé. Car six mois dans l'année, les températures du Qatar rendent toute vie à l'extérieur infernale. La moiteur rend la moindre balade pénible, alors on roule dans des voitures… toujours climatisées. Même au plus chaud de l'été, les manches et pantalons longs ne servent pas qu'à maintenir une certaine pudeur vestimentaire ou à se protéger du soleil. Le froid souffle en continu. Et pas que dans les stades.

Dans les immeubles colorés de The Pearl, le Qatar a investi dans des méthodes de refroidissement plus efficaces. Cela passe inaperçu en se baladant dans cette « Venise de Doha », mais des kilomètres de tuyaux souterrains parcourent l'île artificielle, quartier huppé de la capitale. Le champion national, l'entreprise Qatar Cool, travaille à des systèmes de refroidissement par quartier plutôt que de multiplier les appareils individuels dans chaque appartement, chaque chambre… La technologie est réputée moins émettrice que les climatiseurs classiques. Mais elle consomme de l'eau, certes recyclée, mais issue de la désalinisation, un procédé gourmand en énergie.

« On a un peu perdu la sagesse de nos aînés. Comment se rafraîchissaient-ils avant ? Personne n'a de ventilateurs ici », déplore Neeshad Shafi, directeur exécutif de l'Arab Youth Climate Movement Qatar. « Dans les stades, ce ne sera pas de la climatisation », prétend-il, prenant la défense du Qatar. « Mais un système de refroidissement par l'eau hautement performant. »

Dr Cool

Le Comité suprême, instance organisatrice du Mondial au Qatar, a en effet réquisitionné son meilleur homme pour inventer ce « système de refroidissement par l'eau hautement performant » : Saud Abdulaziz Abdul Ghani, surnommé Dr Cool. Son équipe « a mis au point une technologie de refroidissement de pointe qui souffle de l'air frais sur les joueurs par des bouches d'air conditionné situées sur le terrain, ainsi qu'une technologie similaire placée sous le siège de chaque spectateur, qui imite un courant d'air frais naturel ». « Face aux vagues de chaleur, je suis sûr que les pays européens auront besoin de nos technologies dans quelques années », voudrait espérer Neeshad Shafi, l'activiste climatique qui trouve que l'Europe n'a pas de leçons à donner au Qatar.

« Le refroidissement d'un stade n'utilisera qu'un cinquième de l'air nécessaire pour un terminal d'aéroport, par exemple. La machine recycle l'air frais émis et le fait circuler à nouveau, ce qui la rend 40 % plus durable que les technologies existantes », soulignent ses inventeurs. L'ONG Carbon Market Watch, basée en Belgique, dénonce le manque de transparence derrière ces performances revendiquées.

Sous chaque siège, l'air conditionné imite un courant d'air frais naturel, d'après Saud Abdulaziz Abdul Ghani, dont l'équipe a mis au point « une technologie de refroidissement de pointe ». © PHOTO NEWS.

Dans un autre coin de Doha, le froid n'atteint pas tout le monde. Un travailleur migrant a transmis au *Soir* des images de son camp de travailleur, dans la zone industrielle de Doha. Ce quartier de la périphérie de Doha a l'une des pires réputations du pays, les conditions de vie des travailleurs sont dénoncées par les ONG. Si Jordan*, ouvrier du bâtiment venu d'Afrique centrale, vit dans la partie climatisée, la seconde moitié du bâtiment est ouverte aux grandes chaleurs. Début octobre, quand ces images ont été prises, les températures dépassaient encore les 30°C au plus frais de la nuit.

Et les choses ne vont pas s'arranger. Selon une étude publiée dans *Nature*, en 2015, les températures au Qatar pourraient dépasser ce qui est humainement vivable d'ici 2071. Les « températures extrêmes risquent de devenir une vague de chaleur estivale normale d'ici la fin du siècle si aucun progrès n'est réalisé en matière de changement climatique », soulignait l'un de ses auteurs. C'est un peu le paradoxe du Qatar : vivre dans un pays brûlant où refroidir l'air est à la fois la solution et la cause du changement climatique.

« La conscience écologique est très basse ici », confirme Mohammad Al-Saidi, professeur à la Qatar University. Neeshad Shafi, dont les projets sont subventionnés par les autorités, ne dit pas autre chose : « Le style de vie luxueux nous déconnecte de la nature. Nous avons un grand travail à faire sur les différentes communautés de ce pays », où 90 % de la population est d'origine immigrée. Et puis, dans un émirat où les hydrocarbures coulent à flots, l'énergie est largement subsidiée… Comment, alors, penser à la sobriété ?

*Le prénom a été modifié

Ce reportage a été réalisé avec le soutien du Fonds pour le journalisme en Fédération Wallonie-Bruxelles

sécheresse Derrière l'herbe verte des stades, comment le désertique Qatar gère son eau

P.HN

Dix mille litres d'eau tous les jours. Pour chaque stade. C'est ce dont auront besoin les pelouses du Mondial 2022, selon Reuters. Une herbe bien verte qui jure avec les milliers de kilomètres carrés de désert et de cailloux du Qatar. Les températures et le climat du pays du Golfe viennent compliquer la tâche des organisateurs, qui doivent respecter les prescrits millimétrés de la Fifa.

Mais le Qatar sait y faire. Ne vous y trompez pas : il y a du vert à Doha. Les parcs se comptent par dizaines dans la capitale. Et des pires conditions de l'été aux températures plus clémentes de l'hiver, on n'a jamais de soucis pour maintenir les pelouses immaculées.

Et pourtant, l'eau, c'est LE problème du Qatar. Dans sa feuille de route politique Vision 2030, le Qatar s'inquiète de « l'impact potentiel du réchauffement climatique sur les niveaux d'eau au Qatar et donc sur le développement urbain côtier ». En avalant les kilomètres d'autoroutes qui coupent le Qatar d'est en ouest, du nord au sud, pas une seule rivière ne vient briser le paysage monotone du désert du Golfe. Quant à l'eau souterraine du pays, elle est rare et donc fragile.

Un émirat gazier entouré d'eau

Face à cette rareté, la Péninsule a trois chances : elle a du gaz, elle est riche, elle est entourée d'eau (de mer). La solution toute trouvée est donc la désalinisation. Ce procédé, efficace, consomme cependant beaucoup d'énergie (et donc du gaz, principale source d'électricité d'un pays qui commence à installer des fermes solaires).

La ferme Heenat Salma, un projet pilote de permaculture, à 30 kilomètres du centre de Doha, n'utilise pas l'eau recyclée qui stagne à quelques centaines de mètres de là. © PHN

« Nous avons un immense potentiel pour la réutilisation de l'eau », estime Mohammed al-Saidi, chercheur spécialiste de la transition énergétique dans le Golfe à la Qatar University. « Mais nous n'utilisons pas tout. La demande n'est pas là. » Les pelouses du Mondial seront arrosées avec de l'eau recyclée (mais initialement désalinisée). Mais des terrains d'entraînement au gazon des stades, il n'y a pour ainsi dire pas assez d'espaces verts pour tout utiliser. A tel point que les bassins d'eaux retraitées prennent des airs de zone de protection de la biodiversité. « Si l'on regarde l'usine de retraitement de l'eau, au nord de Doha, on a l'impression que c'est un lac. Mais c'est en réalité un bassin de rétention d'eaux usées, traitées, mais non utilisées. »

A 500 mètres de ces bassins superflus, la ferme Heenat Salma est une oasis de fraîcheur en plein désert. « On crée un microclimat ici », se félicite Soumia Masmoudi, responsable de la permaculture. Après le dur été du Golfe, les palmiers et jeunes pousses reprennent leur vigueur. Le goutte-à-goutte court sur les rangées de ce qui deviendra des carottes ou des laitues destinées aux « écotouristes » qui se pressent ici. « Dans le désert, les plantes n'ont au final pas besoin de beaucoup d'eau. Le sol est très riche, ici, il suffit de l'activer avec des fertilisants et ça pousse très bien. »

Ce projet pilote de permaculture, à 30 kilomètres du centre de Doha, n'utilise pas l'eau recyclée qui stagne à quelques centaines de mètres de là. « On pompe l'eau du sous-sol, mais on doit faire extrêmement attention. Elle est déjà un peu salée. A l'avenir, elle risque d'être trop salée pour notre potager », raconte Soumia Masmoudi, dans les allées ombragées de l'oasis.

Pourquoi alors prendre ce risque ? « On ne peut pas utiliser cette eau, considérée comme *najasa*, impure en arabe. Ce mot recouvre un aspect religieux et hygiénique. » « Les scientifiques ont des doutes sur son innocuité pour le maraîchage », souligne Mohammed al-Saidi. « Il y a débat alors pour l'heure, on ne l'utilise que pour le fourrage ou l'aménagement paysager. Mais on ne parvient pas à utiliser toute l'eau recyclée… », souligne Mohammed Al-Saidi. Il est bien possible de purifier encore jusqu'à la rendre potable, mais il existe dans tous les pays qui le pratiquent des freins psychologiques. Qui oserait boire de l'eau usée recyclée ?

Ce reportage a été réalisé avec le soutien du Fonds pour le journalisme en Fédération Wallonie-Bruxelles